

Les jazz

Philibert DE PUYFONTAINE (*Au jardin de l'Infante*, n° 3, mai 1924, p. 10-12)

France

Philibert de Puyfontaine, écrivain français né en 1870, est notamment l'auteur d'une pièce de théâtre, *Dannémorah*, représentée au Théâtre de l'Odéon en 1913. Symétriquement opposé au texte contemporain de Francis de Miomandre sur le même sujet, portant un regard amusé sur une certaine inconsistance de l'époque, l'auteur livre ici un portrait sombre et désabusé d'une période d'après-guerre qui ne se remet du cataclysme que par un abandon généralisé des valeurs et un grimaçant oubli de soi. Le jazz, qui prend sa part dans ce tableau crépusculaire, n'est pourtant pas vilipendé mais plutôt vu comme une bande-son lugubre et cependant salvatrice de temps par ailleurs mortifères.

Il y a des souvenirs plus puissants que l'égoïsme et dont l'empreinte sur les âmes demeure, en dépit des plus lâches efforts, des plus absurdes espoirs, des plus pharmaceutiques oublis. Entassez sur un cercueil une montagne de fleurs ; la montagne de fleurs prendra la forme du cercueil.

Une guerre de six mois eût fourni l'occasion d'héroïques vacances. Cinq années d'assassinats à l'abri de nuages et de boues anonymes, ont laissé aux survivants une impression de cauchemar, vécu les yeux ouverts dans une morgue universelle. L'odeur sombre des cadavres et des cendres flotte au-dessus des Marseillaises et des réparations. Illuminez Paris de réclames électriques, de lampes à arc et de phares, vous ne diminuerez point l'éclat de la flamme qui, sur la tombe d'un symbole, résiste aux courants d'air venant souffler sur elle des quatre coins du globe.

La vie a repris.

Mais les mirages de la Cité Future que dans les ciels de cataclysme croyait voir le monde, pour croire à quelque chose et ne point terminer la guerre par un suicide ; les déceptions accumulées par le désastre du traité victorieux ; les miracles de la science, qui, sur l'ordre de la mort, a réalisé

en cinq ans les séculaires utopies longtemps étouffées sur le bûcher, puis sous l'éclat de rire ; le bouleversement de la morale, des préjugés, des mœurs et des fortunes ; toute cette civilisation nouvelle où chaque jour valait des siècles et coûtait des milliards, a créé une existence si désorbitée, que l'homme s'y est trouvé perdu, comme le naufragé reprenant connaissance sur la plage d'une île déserte. À l'angoisse du naufrage succède l'angoisse de l'inconnu. À l'angoisse de la guerre, succéda celle d'une vie où chacun devait de ses propres mains creuser sous les ruines pour retrouver l'endroit de sa place au soleil... et la vie reprit sa course autour d'un axe faussé, mais dont les pôles étaient restés inexorablement les mêmes : le travail et le plaisir.

Le travail...

Notre cerveau où l'étonnement n'est plus qu'un réflexe démodé, évolue à son aise parmi combinaisons et chiffres dont le moindre jadis eût fait diagnostiquer un prodrome de folie : l'argent n'a plus qu'une valeur objective, et dans l'arène où se court la course au gros lot, le code joue le rôle de ces bornes de pierre qu'il s'agissait de contourner à toute allure en les rasant de près, sans perdre de terrain ni se rompre les os...

Et le plaisir...

Là se retrouve le tragique quotidien des années de tempête. Il a fallu s'amuser beaucoup et tout de suite, improviser la saoulerie voulue pour ne plus voir les fantômes gênants.

Il n'y eut plus que des banques et des dancings. Seulement dans les unes comme dans les autres, l'on ne trouva ni or ni joie véritable. L'or était du papier, et la joie, du vacarme. Il est rare que chez un tempérament épuisé, une émotion violente ne provoque pas une crise de nerf. L'Europe eut une crise de nerfs et dansa ; et après tant de problèmes, se posa le suivant : à quelle musique demander de galvaniser le bal de la Cour des Miracles ?

On se rappelait vaguement les valse de Berger, le Clair de Lune de Werther, les premiers et timides tangos...¹ Mais ces mélodies poussiéreuses étaient bonnes pour une époque où les jeunes filles avaient

¹ Le tango est une danse et un genre musical dont les origines, argentines, remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle. Issu, comme le jazz, d'un métissage entre musiques d'ascendances africaines, latino-américaines et européennes, le tango est diffusé en Amérique du Nord et en Europe dans les années 1900 et atteint un premier apogée à la veille de la Première Guerre mondiale. Jusqu'à la fin des années 1920, il incarne avec le jazz le règne de l'Amérique (du sud et du nord, respectivement) sur la musique de danse (Plisson 2004).

des mères et les mères avaient un âge, où les garçons de quinze ans étaient des collégiens, où chacun avait un chez soi, où un sou était déjà un peu d'argent, où il y avait moins d'autos et plus de fortune ; où les ducs français étaient invités aux régates de Kiehl ; où les alcôves avaient des rideaux et les maris mouraient de leur bonne mort ; où la prostitution avait un sexe et une zone délimités ; où les femmes portaient des cheveux et des jupes ; où la Bourse n'était ni un blockhaus ni un cabanon ; où tout le monde n'était pas un marchand de quelque chose ; où les peintres n'avaient pas le délirium, ni les poètes, le délire ; où M. de Cambronne n'était pas de l'Académie ; où les rois ne servaient pas à la publicité ; où l'on savait sa géographie et où Paris parlait français !...

Il fallut donc inventer une musique. Mais inventer encore ! Ne valait-il pas mieux emprunter, une fois de plus ?... À qui ?... Tous les nègres que l'on avait fait venir pour cela, n'avaient pas été tués. Ils avaient amené avec eux une musique navrante qui disait l'esclavage accepté, le renoncement, l'oubli voulu de la misère, la nostalgie des horizons libres et des floraisons de paradis, le rire blanc dans le visage en deuil, et tout le désespoir contre lequel ne prévaut plus la lumière des tropiques.

On n'avait plus besoin que mourussent les nègres ; il fut à la mode de se sentir leurs frères ; on les fit jouer, chanter, danser, et on les imita. La vieille Europe eut ses bouffons qui se moquèrent de ses mitaines, de ses rides, de ses brides, de son crêpe, de ses croyances, de ses principes. Vérité en deçà, erreur au-delà... La Russie répétait le geste de Samson. Tout s'effondrait. Tout s'effondrait. Le mieux était de ne plus croire à rien et de ne rien attendre que du hasard. Vous pleuriez ? J'en suis fort triste, eh bien, dansez maintenant !

Et la consigne s'exécuta.

Aux dissonances des cuivres et des tambours barbares, s'ajouta l'écho des sirènes d'alarme qui stridèrent trop haut pour tout à fait s'éteindre, des orgues solennels dont les sanglots trop forts ne se purent maîtriser, des cloches de tocsin dont le frisson de bronze a pour toujours glacé nos nerfs... Puisque le plaisir ruiné demandait l'aumône, l'accordéon des coins de rue fut chargé d'implorer la pitié du destin ; on tapa sur du bois pour conjurer la guigne ; on secoua des grelots, puisque l'on jouait aux fous ; on souffla dans les trompettes de la seconde enfance ; par dilettantisme bolchévique, l'orphéon du village fut promu au rang

d'orchestre d'opéra, des instruments nouveaux exprimèrent la tristesse nouvelle engendrée par ces fêtes, et l'on conserva quelques violons comme victimes expiatoires.

Que personne ne crie au scandale !... Le JAZZ a sa beauté, comme la peuvent avoir un incendie ou un tremblement de terre. Il est un paysage, un témoin historique. Il reflète une époque. Il est sincère, il est lugubre, donc il est beau.

Oui, lugubre : il s'est trouvé une âme dans le désarroi de la nôtre, et de ce fait, il procède par harmonies brisées, par phrases inachevées, par changements de ton ; brusquement il s'arrête, l'on ne sait pas ou l'on croit ne pas savoir pourquoi. Il connaît son impuissance à combattre la neurasthénie de l'heure présente ; il essaye ; il voit l'inanité de son effort ; il est fataliste, et il recommence... Pareil à l'élève qui met son point d'honneur à ne pas rester muet devant un professeur et dit n'importe quoi, dans l'espoir que celui-ci, distrait, prendra ce flux de paroles pour une preuve de science et mettra la note voulue.

Le JAZZ joue n'importe quoi. Tout vaut mieux que le silence où parle le Passé ! Et la mélancolie sacrilège de cette musique a inspiré ces danses trépidantes, silencieuses et fatiguées, où chaque mouvement trahit l'effroi de rencontrer le transparent contact d'un spectre. On baisse les lumières, et dans une atmosphère de conjuration, les têtes se rapprochent pour échanger l'impossible mot de passe qui ferait s'ouvrir la route du bonheur et l'apaisement.

L'on se trompe soi-même. Ce n'est point un spectacle à faire rire. L'orgueil dans la misère est une preuve que l'homme est à l'image de Dieu. On sait que le champagne à cent francs est du Saumur de barrière, mais l'illusion n'a pas de prix. On sait que l'on est de pauvres polichinelles, et que le seul moyen de faire figure de héros est de danser sur un volcan... Le tonnerre ? Musique ! La foudre ? Feu d'artifice ! La vie ? Sport ! La mort ? Jeu ! Le monde ? Cirque !

Lorsque sombra le *Titanic*, les musiciens jouaient encore, avec de l'eau jusqu'aux genoux...

JAZZ d'après-guerre, JAZZ nègres, JAZZ abrutissants, révolutionnaires et régénérateurs, cognez, sifflez, hurlez, raclez, criez... Il faut gagner du temps, se prolonger, vivre quand même, vivre à tout prix,

pour permettre à l'organisme humain de ressaisir son équilibre et retrouver plus tard une santé réelle...

JAZZ, vous êtes l'oxygène que l'on insuffle aux lèvres des mourants... il y en a que cela sauve...

Bibliographie

Plisson, Michel ([2001] 2004), *Tango. Du noir au blanc*, Arles/Paris, Actes Sud/Cité de la musique.